



Temporairement Contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ



n°1
23 août 2012

ÉDITO

Quelque soit le pays d'où vous venez, soyez les bienvenus à la Mousson d'été.

Nous vous proposons de partir ensemble à la découverte des écritures d'aujourd'hui.

Cette année, c'est un voyage au pays des pouvoirs et des dépendances sous toutes leurs formes qui vous est proposé. Et si les textes mis en chantier ici sont traversés par cette thématique, c'est parce qu'ils sont tous un miroir particulier de l'état actuel du monde.

Comme des empêcheurs de tourner en rond, les auteurs contemporains nous poussent à regarder autrement ce qui se passe autour de nous, à regarder depuis un autre point de vue et à regarder ailleurs, plus loin que le bout de notre actualité. C'est eux qui font chaque Mousson d'été. L'abbaye est dédiée à leurs voix qui s'élèvent, qui appellent le plateau de théâtre et les réactions des spectateurs.

À chacun des deux bouts de la chaîne de la création, auteurs et spectateurs sont ici réunis avec la complicité des "passeurs" que sont les acteurs, musiciens, régisseurs et metteurs en scène. Et les occasions de rencontres sont de plus en plus nombreuses : déjeuners, impromptus, conférences et autres rendez-vous nocturnes, sans parler des rencontres hasardeuses et débats improvisés qui peuvent surgir à tout moment dans ce lieu propice qu'est l'abbaye des Prémontrés.

Notre objectif est que les textes que nous avons choisis soient édités, produits et mis en scène afin qu'ils embellissent la vie et la conscience du plus grand nombre.

Michel Didym



LA MOUSSON D'ÉTÉ

MODE D'EMPLOI

Prévoir une bonne semaine pour vous rendre à Pont-à-Mousson et profiter pleinement de sa Mousson d'été. La ville est desservie par la SNCF, et il y a des parkings gratuits tout proches de l'Abbaye. Profitez-en ! Pour « faire » une bonne Mousson, abandonnez tout préjugé. Venez-y sans a priori.

La Mousson se déroule dans une Abbaye. Respectez les lieux ! (lol, non, je rigole.)

Cependant, à la Mousson, les activités sont partagées. Mode de vie cénobitique, plutôt qu'idiorythmique, donc ; mais, ne cherchez pas dans le dictionnaire, vous n'êtes pas là pour étudier le monachisme.

Les repas sont pris en commun, à heure fixe. Petit déjeuner 8h-10h, déjeuner 12h15-13h30, dîner 19h30-20h30. Ou à peu près. Les repas sont servis dans une abbatale du XVIII^e siècle. Vous ne trouverez pas ça ailleurs. Profitez-en !

Si, pour une raison ou pour une autre, vous avez manqué un repas, ne vous en prenez qu'à vous même. Ah ! vous n'aimez pas la cuisine ? Rappelez-vous que vous n'êtes pas ici pour manger ! Dans tous les cas, vous pouvez toujours vous rattraper à *La Guitoune du Dépanneur*, restaurant de fortune, installé sous une tente, à côté du chapiteau. Ce n'est pas cher, c'est bon, et le patron, Minoux, est sympathique. Profitez-en ! (Lever – coucher) Les stagiaires se couchent tard et se lèvent tôt. Ils se reposeront plus tard.

Le matin, en principe, les stagiaires ne vont pas à la piscine municipale. Ils fréquentent les ateliers de l'Université d'été dirigés, de mains de maîtres, par des personnalités compétentes et dévouées qui, du coup, se lèvent aussi très tôt pour les accueillir. Les maîtres en question ne vont pas non plus à la piscine.

L'après-midi, les lectures s'enchaînent à un rythme soutenu, c'est fatiguant. Mais, ne pas aller aux lectures reviendrait à vous priver de ce qui fait la chair de la Mousson. Sauter une lecture ne se fait pas, ou alors, il faut un certificat médical.

Les lectures ont lieu à différents endroits de notre magnifique abbaye : Salle Sainte-Marie-aux-Bois (la « SMAB »), Amphithéâtre, Vieille Bibliothèque, etc. Toutes ces salles sont climatisées ; la visibilité et l'acoustique sont excellentes. Profitez-en !

Au milieu de l'après-midi, il y a souvent une conférence ou un débat. Les rencontres sont alors dites « très formelles » par opposition à celles qui ne le sont pas. Bien que la Mousson ne soit faite que de rencontres, vous vous mordriez les doigts de manquer ces conférences !

Attention, le soir, certains spectacles se déroulent en dehors des murs de l'Abbaye. Une certaine euphorie gagne alors les résidents. Restez prudents !

S'il n'y a pas de spectacle à l'extérieur, le spectacle est remplacé par une (ou plusieurs) lecture(s). Après tout, les lectures sont aussi des spectacles, et pas forcément les moins réussis. Profitez-en !

En fin de soirée, il y a encore des activités, sous le chapiteau, qui ressemblent aussi à des lectures, mais qui s'appellent « cabarets », « feuillets dramatiques », « bals littéraires », « impromptus nocturnes »... Profitez-en !

À minuit, le « rendez-vous de la nuit avec un auteur » reste, aux yeux mêmes du rédacteur de ce petit vade-mecum, une activité bien mystérieuse ...

Sous le chapiteau, venez au bar que tiennent Maria et Manolo. Vous y boirez du punch, du champagne, de la bière. De la bière surtout. Avant la crise, on dansait beaucoup à la Mousson.

Aujourd'hui, les stagiaires disent qu'ils sont trop fatigués.

La Mousson édite son propre journal, le *Temporairement contemporain*. Inutile, donc, de sortir acheter la presse.

Profitez-en ! Le *TC* est un quotidien qui, comme son nom l'indique, se périmé assez vite. Dans quelques années, il ne sera plus contemporain, mais il aura pris de la valeur, c'est certain. Conservez-le !

On peut trouver le *TC* du jour à l'abbatiale, après le déjeuner et au Bar des Écritures, où les stagiaires se réunissent souvent pour lire et discuter le contenu des articles. Là se trouve également le stand de la librairie Géronimo où vous pouvez acheter les textes que vous avez appréciés, ainsi que ceux que vous n'avez pas compris et qui méritent, certainement, une lecture à tête reposée. Profitez-en !

On hésite parfois à acheter un livre, il est très rare qu'on regrette d'en avoir fait la dépense.

PS. En cas de forte chaleur, pensez à vous hydrater.

Au moins un litre-et-demi d'eau par jour. L'eau du robinet est potable. Profitez-en. La bière des Prémontrés est plus que potable, elle est bonne. Mais l'alcool déshydrate.

PPS. Vous avez aimé la Mousson ? Parlez-en autour de vous.

Invitez vos amis facebook à aimer la page dédiée. Tweetez !

On voit toujours les mêmes têtes à la Mousson. « Il faut renouveler » (comme on disait autrefois dans les estaminets)

Roland Keftès



SYMPHONIE EN MI MAJEUR

MERCI SCHUBERT

TEXTE DE ARMANDO LLAMAS

Armando Llamas, né à Santibanez del Bernesga dans la Province de León en Espagne, en 1950 et décédé en 2003 à Paris. Dramaturge espagnol, il écrit en espagnol et en français. Son œuvre est principalement publiée aux éditions Les Solitaires intempestifs.

2002 – 2012. Cela fait une décennie qu'Armando Llamas nous a quittés. Armando, qui fut, jusqu'à sa disparition, l'un des piliers de la Mousson d'été. Ce mot « pilier », écrit machinalement, me fait soudain sourire. Peut-être ne convient-il pas trop à la silhouette menue de ce grand auteur. Ou si ? Armando n'était pas une force de la nature. De caractère fantasque et versatile, il avait néanmoins le goût très sûr, et manœuvrait sa barque avec constance. N'est-il pas exactement cet écrivain qui « ouvre une ère nouvelle, cependant que, par sa formation, par ses racines, il croit encore à celle qu'il clôt », (Julien Benda, cité, à l'orée de l'ouvrage d'où est extrait *Merci Schubert*, texte énigmatique que Daniel Martin Lira, en guise de talisman, pour inaugurer cette nouvelle Mousson) ? Armando n'a jamais cédé sur son désir. Cet éternel désaxé était lui-même un axe, un vecteur et, pourquoi pas, un modèle. Alors, au jeu des portraits chinois, si on me posait cette question : — Et si Llamas était un pilier, que serait-il ? J'emprunterais la réponse à un alexandrin de Jean Genet : — « La colonne d'azur qu'entortille le marbre ». Pilier sur lequel s'édifient les « châteaux de la subversion ».

La production dramatique d'Armando Llamas oscille entre monumentalité (celle de *Meurtres de la Princesse juive* ou de *Lisbeth est complètement pétée*) et brièveté (celle de *Quatorze pièces piégées*, *Drames rupestres*, *Trente et une pièces autobiographiques*, etc.). Chez lui comme chez les grands compositeurs romantiques (Schubert en l'occurrence), on trouve aussi bien des symphonies que des mélodies. *Merci Schubert*, première des *Trois pièces abstraites*, appartient sans doute à ce dernier genre. Intuition que vient confirmer la page, placée en exergue du recueil qui contient ces petits chefs-d'œuvre¹ où Jane Bathori, cantatrice française du début du XXe siècle, prodigue des conseils d'interprétation : « Lisez avec soin, le moindre signe a une grande importance (...) Une mélodie est courte, en général et il faut lui donner rapidement sa couleur, celui qui écoute est pris tout de suite par une phrase expressive qui évoque

un souvenir, le paysage ou un sentiment profond. (...) C'est du théâtre en raccourci et c'est bien la raison qui doit vous inciter à le présenter avec tout l'intérêt qu'il mérite. »

Chanter, mais avec art, tel est bien le propos de Llamas. Cet hommage à la grande interprète aujourd'hui oubliée, outre l'érudition et la sensibilité musicales qu'il révèle, opère un juste retour. Le sous-titre des *pièces abstraites*, « *Ars poetica* », s'il ne fait pas vraiment de ce recueil un traité d'esthétique, insiste du moins sur la dette du théâtre contemporain envers d'autres formes artistiques (musique, arts plastiques, littérature générale). S'il est légitime de comparer des mélodies ou des *Lieder* à de petites pièces de théâtre, il ne l'est pas moins de comparer *Merci Schubert* à une pièce musicale. *Merci Schubert* est un hommage jubilatoire à la musique, évoquant de manière extrêmement drôle, à la fois le contentement d'un grand musicien autrichien après qu'il a composé sa *Sixième Symphonie*, et la satisfaction naïve du peuple viennois, massé sous la fenêtre du génie, pour lui en réclamer une *Septième*, « en mi majeur » si possible !

Alors ? Llamas est-il notre Schubert ? Quelque chose de *pathétique* les rapproche peut-être, l'impuissance, chez les deux créateurs, à dire tout ce qu'ils avaient à dire, d'achever tout ce dont ils étaient porteurs. Llamas et Schubert demeurent tous les deux « quelque part, dans l'inachevé ». La dernière Symphonie d'Armando, *L'Amour renaît des os brûlés des sodomites*, dont des fragments ont été lus à la dernière Mousson à laquelle il lui fut donné de participer, est restée en chantier. Souhaitons que quelqu'un, à l'image de ce qui a été tenté par les musicologues pour la 10e Symphonie de Schubert, en rassemble un jour les fragments pour nous en restituer le magnifique projet !

O.G.

¹ Armando Llamas, *Trente et une pièces autobiographiques*, Besançon, Les Solitaires Intempestifs, Collection la Mousson d'été, 2000.

TÊTES D'AUTEURS

PORTRAITS D'AUTEURS EN MOUSSON D'ÉTÉ 2011

RÉALISATION ÉRIC DIDYM ET CATHERINE DE ROSA

Depuis plusieurs années, le duo Catherine de Rosa et Éric Didym immortalise les auteurs de la Mousson d'été dans des installations chaque fois renouvelées au gré de leurs imaginaires débridés. Le cru 2011, exposé dans le bar des écritures, révèle un univers aux multiples inspirations qui mérite réflexion et surtout force rêvasseries. Tête de porc ou tête de veau ? Lard ou cochon ? Voilà les auteurs et les metteurs en lecture de la dernière Mousson bien entourés dans une série de portraits aux accents quelques peu dérangement.

Quand on cuisine la plasticienne, elle nous raconte l'origine de cette idée machiavélique. Elle travaillait sur le cochon quand Éric, le photographe, lança cette boutade à la volée : « on les transforme en charcutiers ».

On peut imaginer la suite : gardant la piste de l'humour, l'imaginaire des deux comparses tire un jour vers les vanités. Les natures mortes s'imposent ainsi pour parler des auteurs vivants. Et pour les immortaliser, ils s'inspirent de la peinture. Le Caravage fait son entrée.

Un clair-obscur pictural, des crânes et têtes d'animaux morts creusent le sillon de l'inquiétude. Les regards graves, la chair à nue, auteurs et metteurs en lecture semblent côtoyer l'angoisse de mort. Et dans cette profusion d'éléments, dans ces collages à la Max Ernst, tout est affaire d'ambiguïté voire même de duplicité. Par leur posture, les auteurs semblent résister à l'inquiétude qui les entoure. Les voilà immortalisés dans des vanités évocatrices de la mort. Et leurs corps dévoilés sans artifice et ainsi désacralisés sont pourtant presque divinisés par la mise en scène. En tenue d'origine antique, devant des tables orgiaques, auteurs et metteurs en lecture sont couronnés de végétaux, d'animaux et parfois d'insectes. Bacchus, dieu du théâtre et de l'ivresse n'est pas jamais très loin de la fête, celle dionysiaque du théâtre et notamment de la Mousson...

C.L



ENTRE GUILLEMETS

THÉÂTRE, n. m.,

Marine. Emplacement de la cale ou du faux-pont où l'on mettait des blessés pendant le combat

Pêche. Sorte de chantier où on laisse égoutter les morues que l'on vient de tuer

Technique. Espèce de séchoir pour la poudre à canon. Pile de bois à brûler dans un chantier. Plancher de travail des tailleurs.

In *Dictionnaire des mots rares et précieux*, 10/18

COMMENT ÉCRIVEZ-VOUS ?

QUESTION À GÉRARD WATKINS

«Concentré et condensé

En deux à trois semaines maximum

Et en principe chez moi

Avant, j'ai fait des recherches, laissé macéré, retenu le plus possible

Pour que les choses surgissent de manière inconsciente en très peu de temps ».

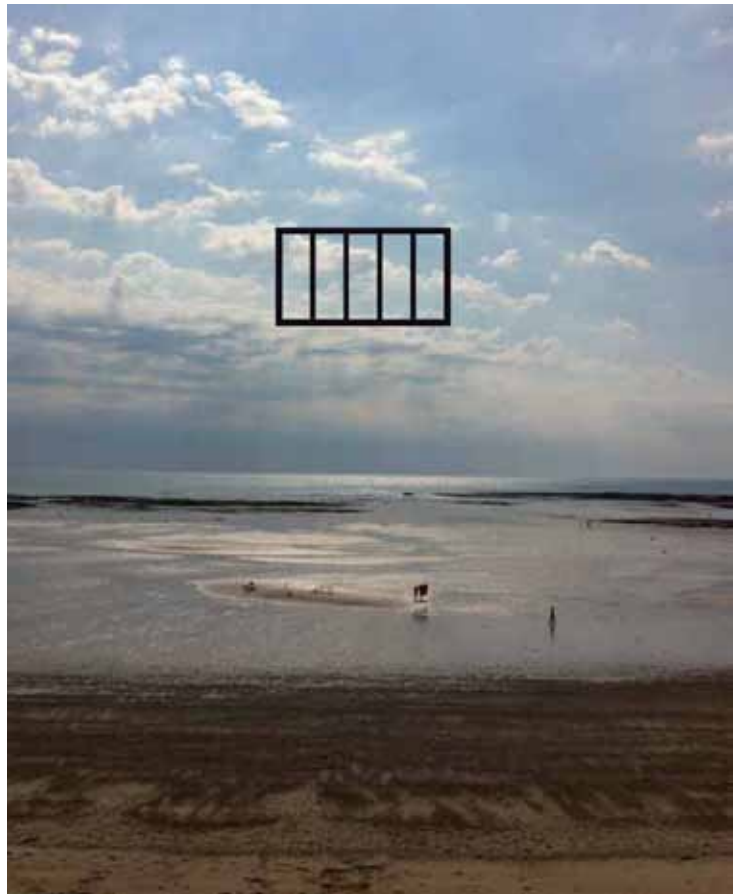
THÉÂTRE DE LA JUSTICE, POÉSIE DES PRISONS À L'ENCRE DES BARREAUX

DE DOMINIQUE SIMONNOT, ANTOINE, CLAUDE, NICOLE...

L'idée est tellement simple qu'elle semble couler de source : mobiliser, pour le théâtre, du matériel recueilli lors des audiences publiques dans différents tribunaux. Sans blabla. Sans fioriture. Mais pas sans écriture pour autant, bien sûr.

Car, c'est là que réside la délicatesse. Si c'est la réalité d'une situation, garantie par la vérocité du document, qui donne tout son poids au tableau, c'est le geste de l'écriture qui lui confère sa grâce. Il faut donc, à la fois, que ce soit vrai et que ce soit ciselé dans la langue. Tel est l'art de Dominique Simonnot, journaliste spécialisée dans la chronique judiciaire. On lui doit, notamment, les « Carnets de justice » publiés par le quotidien Libération de 1998 à 2008, date où elle quitte ce journal pour le Canard enchaîné, où elle tient la chronique « Coups de barre ». Ces textes n'ont pas été écrits pour le théâtre. Et il est important qu'il en soit ainsi. Pour autant, quelque chose les conduit naturellement vers la scène. Au point qu'on se demande s'il n'y a pas, dès la rédaction, si concise et si frappante, une sorte de conception dramatique sous-jacente. Et si le succès rencontré par ces instantanés judiciaires dans les quotidiens qui les publient n'est pas lié à quelque théâtre mental du lecteur qui voit la situation et les personnages comme si il y était. En très peu de mots, l'auteur réussit à dresser des portraits évocateurs de prévenus, de policiers, d'avocats, de procureur... Quelques paroles bien choisies suffisent, sans commentaire superflu, à révéler, en même temps que le fait décrit, le fonctionnement répétitif et désespérant de la justice. C'est-à-dire que l'écriture s'érige finalement, elle-même, en tribunal, un super-tribunal qui ferait du lecteur (ou du spectateur) le véritable juge de la justice de son propre pays. Autant dire que, sans être forcément idéologiquement identifiée, l'écriture de Dominique Simonnot est un geste éminemment politique.

Le projet dramaturgique de Michel Didym consiste à joindre à ce matériau (les chroniques de Dominique Simonnot), un certain nombre de poèmes écrits par des prisonniers (Antoine, Claude, Nicole...). Histoire de montrer l'autre côté de la médaille. Histoire de contraster les voix. Histoire de donner de la profondeur à un éventuel « spectacle ». Paradoxalement, ces textes sonnent, d'emblée, beaucoup plus « littéraires » que ceux de la journaliste.



Parfois maladroits, trop lyriques ou trop sentimentaux, ces poèmes n'en sont pas moins extrêmement poignants, chargés du poids de la même vérité embarrassante. Le monde que nous révèle *À l'encre des barreaux* n'est pas fait pour nous mettre à l'aise. Il nous place devant ce qu'on préférerait souvent méconnaître, et le plaisir que nous prenons à les entendre, malgré tout, s'entache, inéluctablement, d'un sentiment de culpabilité. Ce n'est pas la première fois que le théâtre ou le cinéma s'emparent de procès et de prisons. Il y a de grandes scènes de tribunal dans un grand nombre de pièces et de films. Mais un abîme sépare *Les Plaideurs*, de Racine, ou la *Jeanne d'Arc*, de Dreyer, et *À l'encre des barreaux*. Ni satirique ni historique, le spectacle proposé ici est celui de la justice ordinaire. Plus exactement, ce qui finit inéluctablement par devenir une « pièce » met en évidence l'extraordinaire de l'ordinaire, l'absurdité du quotidien. À travers chaque situation, c'est notre société toute entière et toute notre époque qui sont représentées. En ceci, ce théâtre mérite d'être qualifié de « documentaire », alors même que les situations et les personnages, pour véridiques qu'ils soient, ne sont pas précisément identifiables. Plus terrifiant que tout, le fait que, pour haïssable que semble cette justice expéditive, pour exécrables qu'apparaissent ces juges qui décident, à l'emporte-pièce, du destin des individus qui défilent, à longueur de journée, devant eux, on soit finalement contraint de reconnaître leur caractère humain. Dans le fond, c'est bien l'image de notre humanité, avec ses faiblesses et ses lâchetés qui nous est renvoyée à la figure. Et c'est cette même humanité douteuse, brutale, qui se dégage, en fin de compte, de la poésie naïve, de la poésie brute écrite par les hommes et les femmes incarcérés. Passé au crible de l'écriture et du théâtre, il n'y a quasiment plus de juges ni de prévenus, plus de victimes ni de coupables, dans tout ce petit monde. Il n'y a plus que des hommes.

O.G.



Nis-Momme Stockmann
Auteur de *Si bleue, si bleue, la mer*

SI BLEUE, SI BLEUE, LA MER

DE NIS-MOMME STOCKMANN (ALLEMAGNE)
TEXTE FRANÇAIS DE NILS HAARMANN, OLIVIER MARTINAUD
DIRIGÉE PAR ALEXANDRE PLANK

Darko voudrait voir un ciel étoilé mais il se noie dans l'alcool. Un gouffre entre ses rêves et sa réalité, un grand écart entre une aspiration vers les cieux et une chute dans les abîmes.

C'est avec une lucidité déconcertante que le personnage principal de *Si bleue, si bleue, la mer* décrit ses contradictions. Pendant formel à cette dualité existentielle, le personnage est aussi narrateur de la pièce. C'est à partir de son point de vue que Nis-Momme Stockmann nous fait découvrir la banlieue allemande. Bien plus qu'un contexte, les banlieues sont au cœur du questionnement de l'auteur et de son narrateur, tant et si bien qu'elles deviennent le personnage principal de la pièce.

Comme l'année passée, Alexandre Plank, réalisateur à France Culture, met en onde une fiction qui se joue dans l'univers des lotissements. La pièce *Oussama, ce héros* de Dennis Kelly, prenait place dans les garages d'une banlieue anglaise. Et l'on pouvait sentir comment l'extérieur de cette banlieue, les enjeux politiques et économiques, venaient traverser voire miner les relations entre les résidents du quartier. Dans *Si bleue, si bleue, la mer*, le lotissement fonctionne en vase clos. C'est « un cercueil gigantesque en béton armé », que ses habitants n'ont jamais quitté. Hormis les rêves en papier glacé de ciel étoilé et de mer bleue, le monde extérieur existe à peine pour Darko,



Motte, Helle et Ulrike. Pour Alexandre Plank, cette différence fondamentale entre le texte de Dennis Kelly et de Nis-Momme Stockmann est liée à la particularité des banlieues allemandes. Contrairement aux barres d'immeubles françaises et anglaises construites pour accueillir la main d'œuvre étrangère, ces banlieues allemandes sont faites de petits immeubles destinés au départ aux ouvriers. Il n'y a aucune raison de sortir du quartier et pourtant il ne s'y passe rien. L'ennui est consécuteur au chômage. Ces quartiers ne sont plus que des cités dortoirs où l'on endort sa conscience et où l'on anesthésie son corps à coups de lampées alcooliques, et ce, jusqu'à ce que la mort nous délivre. À défaut d'un énervement politique, la violence est tournée vers soi-même ou vers son voisin. Nis-Momme Stockmann décrit les mécanismes d'autodestruction des habitants de ces banlieues et pose cette question à plusieurs reprises : Qui est coupable ? Est-ce le lieu, est-ce l'humain qui l'habite ? « Quelqu'un doit bien être coupable, non ? Tout cela sans raison ? »... À moins que ce ne soient les animaux du zoo, suggère-t-il aussi, par la voix de son narrateur.

Avec *Si bleue, si bleue la mer*, l'auteur tente de dépeindre précisément et exhaustivement ces banlieues. Il multiplie les saynètes formant comme un chœur d'habitants que Darko introduit chaque

fois par la narration. Une addition de faits divers plus sordides les uns que les autres jalonne la pièce et forme le paysage sans aspérité de cette banlieue allemande. Viols, incestes, suicides et agressions sont si nombreux qu'ils deviennent la normalité du quotidien de Darko. Ils ne sont plus que des non-événements dans l'ennui aussi concret qu'existential des personnages de la pièce.

Et d'une certaine manière, il ne se passe rien dans *Si bleue, si bleue la mer*. L'auteur réussit à rendre compte de la vacuité de ces existences par la forme même du texte. Le parcours de Darko n'est pas semé d'embûches ni heurté de péripéties. C'est une chute lente et inéluctable qui creuse doucement mais sûrement l'écart entre la réalité et ses rêves. Plus Darko sombre dans l'alcool, plus forte est son aspiration vers le ciel. « La vie est mon couple. Je suis pris entre l'idée de fuite – dégager d'ici, vite, vite, n'importe comment – et celle du suicide. ». Darko rencontre Motte alors qu'il tentait de se suicider. Même son suicide est raté. Pourtant la rencontre de Motte ouvre les portes de l'espoir. C'est elle qui ajoute à son rêve de ciel étoilé celui d'une mer si bleue qu'on ne la trouverait qu'en Norvège. L'issue à l'ennui et à l'autodestruction serait la fuite. Et pourtant, ils ne parviennent jamais à quitter leur cercueil. Même la

sortie au zoo, première étape exotique bien que dérisoire vers l'ailleurs, leur est interdite : « On est en route pour le zoo. Je suis heureux. Et quand je suis heureux, je bois. Déjà à l'entrée, je suis tellement bourré qu'il y a du stress. Ils veulent pas nous laisser rentrer. » Les personnages s'embourbent irrémédiablement dans leurs cercles vicieux. L'enfermement dans le quartier est à l'image de ces cercles vicieux intérieurs qu'ils ne parviennent pas à rompre. Et encore une fois, l'auteur donne un pendant formel à cet enfermement circulaire en commençant et terminant sa pièce par des scènes titrées toutes deux : *Les étoiles*. Sans jamais les avoir vues, Darko a fait le tour de son rêve : « Je crois que les étoiles n'existent que dans les contes. »

Pourtant, comme le souligne Alexandre Plank : « aucun programme pour s'en sortir n'a été mis en œuvre ». Hormis le zoo dérisoire et le ciel irréal, Darko

ne semble pas se questionner sur la recherche d'un travail ou sur une quelconque activité. Seule Motte a une mission, celle de se venger de Meese. Mais quand ce dernier meurt, de manière apparemment accidentelle, entraînant encore un non-événement, son existence perd à nouveau son sens et ses rêves perdent de leur prégnance. C'est bien le vide qui enferme ces personnages.

Le constat semble à première vue sans appel. L'écart entre ce que rêvent et font, entre ce que veulent dire et disent, entre ce que voudraient être et ce que sont les personnages, est de plus en plus creusé. Mais cet écart permet aussi de repoétiser le monde en béton et de réincarner les figures vidées de leur substance. Alors que les dialogues sont en creux, ciselés dans un langage volontairement appauvri, la narration indique non seulement ce qui aurait pu se dire, mais aussi ce que les corps comprennent malgré tout.

Le vocabulaire poétique de la narration est aussi naïf que les rêves de ciel et de mer sont idéalisés et sans doute publicitaires. Mais il permet de réhumaniser tous les personnages de la pièce. La lucidité qu'il confère à Darko en fait un personnage complexe. Et alors qu'il sombre de plus en plus, alors que sa vue baisse indéfectiblement, son regard sur sa réalité est de plus en plus perçant.

C'est ce tour de force que réussit l'auteur de *Si bleue, si bleue, la mer*. S'il montre un naufrage, il sauve pourtant l'humanité de ces personnages. On pourrait se dire que c'est déjà ça... Et surtout, ça nous pousse à nous confronter nous-mêmes à cette réalité qui n'est ni la Norvège ni l'Afrique, qui est juste à côté de nous, et que contrairement à Darko, nous arrivons si bien à oublier.

C.L



LE CARGO DES AUTEURS

Ils ont embarqué sur un cargo qui traverse l'Atlantique de Dunkerque à Point-à-Pitre pour une résidence d'écriture inédite organisée par le CNT, Le Centre National du Théâtre. Du 20 août au 12 septembre, 5 auteurs lauréats de l'aide à la création – Claudine Galéa, Magali Mougel, Mariette Navarro, Éric Pessan et Sabine Revillet - et un auteur réalisateur de France culture, Michel Sidoroff participent à ce périple tant géographique que littéraire.

Plusieurs connaissent bien la Mousson d'été : l'année passée, Magali Mougel et Claudine Galéa étaient venues assister aux lectures de leurs textes respectifs *Erwin Motor/Devotion* et *Au bord*. En 2009, c'est Sabine Revillet qui avait participé au festival où son texte *L'Emission* était mis en lecture.

Cette année, les 6 auteurs du Cargo livrent à la Mousson d'été leurs impressions de voyage dans un journal de bord signé collectivement. Aujourd'hui, le Temporairement Contemporain vous dévoile un extrait de leur journal du 21 août.

6- Fondamentalement cet espace n'est pas ton espace.

De bruits en odeurs
de vibrations de taules
en odeurs qui se crachent sur ton crâne
AIR FUMET POISSEUX
rien cela ne te rappelle rien.
Consignes qui s'amoncellent
de règles accumulées en paperasse à refiler
tu n'avais rien noté
tu ne noteras rien

RETENIR SEULEMENT CE QUI EST A RETENIR CONTRE
TOUTE ATTENTE

RETENIR SEULEMENT CE QUI VIENT DEMENTIR CE A
QUOI TU T'ATTENDAIS

Il n'y a que cela à t'inscrire dans la peau de ton crâne :
Retiens seulement que tu ne tourneras pas en rond au milieu du
château
Retiens seulement que tu pourras arpenter fermement
avec soulagement
toute la superficie de la surface périphérique de l'abdomen de
la bête.
Tu arpentas

tu glisses
tombes sur la taule peinte
d'escaliers piqués
et pontons abîmés.
Et claque le vent à ta figure !
Et vide ton crâne !
Vide de ce que tu ne pensais plus
PAS
pouvoir balancer par dessus le bord.
Tu regardes ta montre
comment et par quel moyen pourras-tu trouver le moyen
de savoir l'heure qu'il pourra bien être lorsque dans
quelques jours le large sera pris au milieu de la mer ?
Le vent te claque.
La trotteuse à la mer !
Tu soupes d'une mangue.
De cette insomnie tienne
tu fais déjà de ta nuit
abîme
une marche de veille
dans le vent de la bête
balançant dans les flots
des lambeaux de ferrailles.

LA MOUSSON SUR LE NET

LE THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI S'INVITE SUR LES MÉDIAS D'AUJOURD'HUI.

Outre une page internet hébergée sur le site de la Meeec (la Maison Européenne des Écritures contemporaines) et une page facebook qui rendent compte de l'actualité de la Mousson d'été, un blog temporaire sera cette année mis en place et alimenté quotidiennement par Catherine de Rosa. Intitulé Tempo Contempo en écho au Temporairement Contemporain sur papier, le blog donnera un aperçu du quotidien et des coulisses de la Mousson. Vous y trouverez un regard décalé sur le festival des écritures, des photos et vidéos de répétition ou de mises en lectures, et de nombreux portraits de cette fourmilière qu'est la Mousson d'été. Et outre des extraits d'articles régulièrement mis en ligne, vous pourrez télécharger le journal en pdf. Voici les adresses auxquelles vous pourrez vous connecter pour multiplier portes d'entrées et fenêtres de cette mousson 2012.

LES LIENS

<http://www.meeec.org/-la-mousson-d-ete->

<https://www.facebook.com/mousson.lameec>

<http://lamoussontemporaire.blogspot.fr>

CL

18h – Inauguration de la mousson d'été et vernissage de portraits d'auteurs en mousson d'été 2011

réalisation Éric Didym et Catherine De Rosa

suivie à 19h – lecture : *Merci Schubert*

Texte d'Armando Llamas,

Dirigée par Michel Didym

Avec Daniel Martin, Philippe Thibault (musique)

20h45 – Lecture radiophonique : *Si bleue, si bleue, la mer*

De Nis-Momme Stockmann (Allemagne)

Texte français de Nils Haarmann, Olivier Martinaud Dirigée par Alexandre Plank

Avec Quentin Baillet, Thomas Blanchard, Géraldine Martineau, Julie Pilod, Jean-Paul Wenzel

Enregistrée en public à La mousson d'été en coproduction avec France Culture

22h30 – Lecture : *À l'encre des barreaux*

De Dominique Simonnot, Antoine, Claude, Nicole...

Dirigée par Michel Didym - Avec Bruno Ricci

00h00 – Le rendez-vous de la nuit avec un auteur: Mathieu Bertholet

suivi des impromptus de la nuit

Des nouvelles du monde écrites en résidence à l'Abbaye sur le thème

de «pouvoir et dépendance» par un artiste de La mousson d'été : Mathieu Bertholet

00h30 – Musiques



La meec – la mousson d'été est subventionnée par le Conseil Régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Général de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Pays de Pont-à-Mousson et est organisée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson

En partenariat avec le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy Lorraine, la Maison Antoine Vitez, l'Université Paul Verlaine – Metz, l'Université Nancy 2 (UFR de lettres et le Théâtre Universitaire de Nancy), Scènes et Territoires en Lorraine, Scène Action et la Librairie Geronimo – Metz
MPM Audiolight est le partenaire technique de la Mousson d'été

